

NATIVITE, MESSE DU JOUR 2017

En méditant le mystère de Noël, nous pouvons nous émerveiller de la délicatesse avec laquelle Dieu traite l'humanité. Dieu vient à nous sans faste ni majesté afin de ne pas nous humilier. Il vient à nous en se faisant notre égal. Mieux encore, il vient à nous en se faisant plus petit que nous, inversant pour ainsi dire les rôles : c'est le Sauveur qui se fait nécessiteux des soins de parents humains, c'est le Maître de la Vie qui se fait fragile nourrisson, c'est le Tout-puissant qui se fait tout vulnérable. Le récit de la Nativité, que nous avons entendu dans la nuit, est l'aboutissement de cet humble investissement de l'humain par le divin : celui que Marie avait patiemment tissé de ses entrailles, le voici qui paraît, petit enfant semblable à tous les petits enfants : *elle mit au monde son fils premier-né*. L'épiphanie du divin se réalise donc dans la banalité d'une naissance tout humaine. C'est qu'avec le Nouveau Testament s'ouvre une nouvelle page des relations entre Dieu et les hommes, ou plus exactement une nouvelle compréhension par les hommes de la manière dont Dieu ne cesse d'agir dans l'histoire : Dieu ne déresponsabilise pas les hommes, la religion n'est pas l'opium du peuple comme le voudraient certains. Cet agir de Dieu dans le monde devient visible et pourtant il reste sobre, loin des somptueuses mises en scène et des apothéoses païennes. Noël nous invite à nous réjouir, mais cette joie n'est pas factice, elle n'est pas fuite hors du réel. Elle est prise en considération du réel dans toutes ses dimensions, prise en considération du tragique de l'histoire pourrait-on dire, mais sur un fond de lumière, celui de *l'amour invincible du Seigneur Dieu des armées* comme le dit le prophète Isaïe, celui que S. Jérôme nommait le 5e évangéliste.

Nous autres, humains laissés à nos seules lumières, nous avons toujours tendance à osciller d'un extrême à l'autre, de l'abattement et de la désespérance à l'exaltation et à l'illusion. Nous sommes conscients des difficultés des temps et, en Occident peut-être davantage qu'ailleurs, nous en ressentons la négativité. Si bien que la morosité devient l'horizon de notre vie. Morosité qui constitue l'unique horizon de bien des jeunes, sans espérance, qui gonflent démesurément les obstacles qu'une nature et qu'une société l'une et l'autre marquées par le mal hérité de l'antique péché, disséminent sous leurs pas. *Ce peuple qui marche dans les ténèbres* se laisse bien souvent abuser par la lueur factice des idoles. Lumière trompeuse de tant de paradis artificiels, comme celles qui clignotent sur les vitrines ou sur les écrans des ordinateurs, lumières qui invitent à un rêve déconnecté du réel. Lumières qui sont autant de leurres, car elles incitent à une régression, à une démission des responsabilités, à une fuite hors du réel. Le choix de l'immédiateté avec le refus de prendre en compte ses conséquences futures, la priorité donnée à la subjectivité et à ses fantaisies sur l'objectivité des institutions tout cela est une méconnaissance du réel, un affront fait à la raison, une fuite vis-à-vis de nos responsabilités. C'est une manière illusoire et pathétique de faire face au réel dans ce qu'il a de résistant, de déplaisant, voire de cruel.

Alors faut-il renoncer à l'espoir d'une consolation ? Faut-il en revenir au tragique qui caractérisait la vision antique du monde ? Non, et Noël nous y aide. Quelles que soient les difficultés que nous traversons, il faut nous réjouir. Car *le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière, sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre, une lumière a resplendi* dit encore le prophète Isaïe. Cette lumière n'est pas factice, elle n'est pas une invention destinée à nous détourner un instant des impératifs de l'existence. C'est une lumière réelle, et le signe de sa vérité, c'est sa sobriété : elle n'élude pas le réel. Dieu n'agit pas avec l'humanité nécessiteuse de salut, de libération, comme un magicien qui ferait s'évanouir un instant, d'un coup de baguette, tous les problèmes, toutes les difficultés, toutes nos responsabilités. Non, il les assume. Et le récit de la Nativité nous le montre. Dieu, au moment de manifester son Fils dans sa première épiphanie, celle de sa naissance, ne change pas miraculeusement le cœur des hommes : *il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune* disait cette nuit S. Luc. *Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu* nous dit ce ma-tin le prologue de S. Jean. Le Christ fera l'expérience de la dureté des cœurs. Les premiers gestes de sa vie préfigurent déjà les derniers, accomplis par un autre Joseph, d'Arimathie celui-ci. S. Luc rapporte que *Joseph l'enveloppa d'un linceul et le coucha dans un tombeau*. En naissant, Jésus anticipe déjà son destin dramatique. Celui dont le corps, à peine formé, est couché dans une mangeoire, verra ses membres brisés, son corps broyé, son sang versé ; il sera donné en nourriture, en nourriture

sacrificielle, ce sacrifice que nous ne cessons de célébrer tout au long du temps de l'Église, manifestant ainsi le sérieux de l'Incarnation : *Ce n'est pas pour rien que je t'ai aimé, j'ai versé telle goutte de sang pour toi* lui feront dire les mystiques.

La fête de Noël, la Nativité de celui qui est venu en ce monde pour s'y immoler en vue de notre salut, n'est donc pas une invitation au rêve, une trêve dans le combat qui oppose le ciel et l'enfer. Non, c'est bien plutôt l'heure de la contre-offensive, celle de la subversion par l'amour, *l'amour invincible du Seigneur Dieu des armées*, d'un monde replié sur lui-même et triste, *gisant à l'ombre de la mort*. Dieu a sciemment affronté le mal et il l'a vaincu. La Nativité est le lever de rideau d'une pièce dont le dénouement se trouve au Calvaire. D'une pièce, d'un drame, où se produit un retournement heureux et inespéré alors que tout semblait perdu. Car le corps déposé au tombeau, entouré de linges, a disparu au matin du 3^e jour. Et il se montre glorieux aux disciples, glorieux, mais toujours marqué des stigmates de sa Passion. La gloire du Ressuscité assume les souffrances du Crucifié, elle les transfigure, elle ne les efface pas. De même la grande lumière qui s'est levée ne supprime pas les ténèbres mais, tant que durera la figure de ce monde, elle les relativise, elle en dissipe le tragique. Comme le dit S. Paul, *la mort a été engloutie dans la victoire. Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton aiguillon ?*

La joie de Noël, c'est donc de nous savoir *sauvés en espérance*. La joie de Noël, c'est de croire que c'est au cœur de cette figure du monde que s'accomplit le salut. La joie de Noël, c'est, par notre engagement, de participer au sauvetage de la Création dans sa totalité. La joie de Noël, c'est la paix qui vient de la foi et de l'espérance, dans l'attente active du second avènement : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*. Il est l'Emmanuel, Dieu avec nous. Il nous accompagne chaque jour, présent dans le mystère de la foi, tout au long du pèlerinage terrestre qu'est notre vie, pour nous acheminer vers son Père qui est devenu, grâce à lui, notre Père. En le contemplant dans la foi, comme Marie et Joseph, comme les bergers et plus tard les mages, nous contemplons *Dieu qui s'est rendu visible à nos yeux, et nous sommes entraînés par lui à aimer ce qui demeure invisible* comme nous l'entendrons chanter dans la préface. Puisseons-nous, dans notre contemplation de ce grand mystère, en ces temps qui sont les derniers puisque le Père a prononcé sa parole définitive, son Verbe éternel, saisir quelque chose de la gloire qui l'habite, lui, l'humble enfant de la crèche : *reflet resplendissant de sa gloire, expression parfaite de son être, ce Fils qui porte toute chose par sa parole puissante, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté divine au plus des hauts des cieux*. C'est là qu'il nous attend, c'est là qu'il nous désire, c'est là que nous devons nous laisser entraîner, mais en attendant, c'est ici-bas, au cœur du réel, que nous devons croire, espérer et aimer, et donc lutter...